

MEMOIRES DE Mme SARAH BERNHARDT

Le vent est aux mémoires, décidé-ment. La grande tragédienne, si bien connue des Canadiens, écrit, en ce moment, le récit de sa vie. Chose curieuse, c'est un magazine anglais, *The Strand*, qui en a la primeur. Nous donnons aujourd'hui quelques extraits de ces intéressants documents :

Chez les paysans bretons où elle passa les premières années de son enfance, Mme Sarah Bernhardt faillit être, à quatre ans, victime d'un grave accident qu'elle raconte avec une étonnante précision de souvenirs :

Un jour que le mari de la brave femme était souffrant, ma nourrice bretonne était allée aux champs pour ramasser des pommes de terre ; le terrain trop humide les pourrissait et il n'y avait pas de temps à perdre. Elle me laissa à la garde de son mari qui était couché dans son lit breton, souffrant d'une forte crise de lumbago. La brave femme m'avait installée sur un fauteuil élevé, mais elle avait eu bien soin de bien fixer la tablette sur laquelle étaient placés mes jouets et qui me tenait enfermée. Elle jeta un fagot dans la cheminée et me dit en bas breton, la seule langue que j'aie parlée jusqu'à quatre ans : " Sois gentille, *Fleur-de-Lait* " ; c'était alors mon seul nom. Après son départ, j'essayai d'enlever la petite cheville qui retenait la tablette et j'y parvins après de longs efforts. Je voulus alors descendre, mais, pauvre de moi ! je tombai dans le feu qui pétillait joyeusement.

Les cris de mon père nourricier, qui ne pouvait bouger, attirèrent quelques voisins. On me plongea, toute fumante, dans une grande bassine de lait. Mes tantes furent informées de ce qui était arrivé ; elles transmirent la nouvelle à ma mère, et dans les quatre jours qui suivirent, ce petit coin tranquille était sillonné de mail-coaches qui arrivaient, se succédant rapidement. Mes tantes venaient de toutes les parties du monde, et ma mère, très alarmée, s'était hâtée de

partir de Bruxelles, avec le baron Larrey, l'un de ses amis, qui était un médecin célèbre, et un chirurgien que le baron Larrey avait amené avec lui. On m'a dit depuis qu'il n'était pas possible de voir rien de plus attristant et en même temps de plus touchant que le désespoir de ma mère. Le docteur approuva le *masque de beurre* que l'on m'avait mis sur la figure et que l'on changeait toutes les deux heures. Il ne m'est rien resté, pas même une cicatrice, de cette escapade.

Après un nouvel accident survenu à cinq ans, la petite Sarah avait été conduite de Bretagne à Neuilly par sa nourrice ; mais celle-ci s'étant mariée à un concierge, elle amena avec elle la petite " *Fleur-de-Lait* " dans sa loge de la rue de Provence, au numéro 65.

Ce changement me ravit. J'avais alors cinq ans, et je me rappelle ce jour comme si c'était hier. La chambre de ma nourrice était juste au-dessus de la porte cochère et la fenêtre était encastrée dans la lourde porte monumentale. De l'extérieur, cela me paraissait très beau et je me mis à battre des mains en arrivant à la maison ; c'était au mois de novembre, vers cinq heures de l'après-midi, par un temps gris. On me mit au lit, et je m'endormis sans doute immédiatement, car mes souvenirs de la journée ne vont pas au-delà.

Le lendemain matin, un terrible chagrin m'attendait. Il n'y avait pas de fenêtre dans la petite chambre où je couchais et je commençai à pleurer, m'échappant des bras de ma nourrice qui m'habillait, pour aller dans la chambre voisine. Je courus à la fenêtre ronde, qui n'était qu'un énorme œil-de-bœuf, au-dessus de la porte cochère, j'appuyai mon front sur la vitre et commençai à sangloter de rage en constatant que je ne voyais ni arbres, ni feuilles qui tombaient, rien, rien ! que des pierres, froides, grises, horribles, et des panneaux de glaces devant moi : " Je veux m'en aller. Je

ne veux pas rester ici. Tout est noir ici, noir... C'est horrible ! Je veux voir le ciel de la rue " Et mes sanglots éclatèrent encore. Ma pauvre nourrice me prit dans ses bras et, m'enveloppant dans une couverture, me porta dans la cour : " Lève la tête, *Fleur-de-Lait*, et regarde. Vois, c'est le ciel de la rue ! "

Je fus un peu rassurée en voyant qu'il y avait un peu de ciel dans cette horrible maison, mais ma petite âme était bien triste. Je ne pouvais pas manger, je devins pâle et anémique, et je serais certainement morte de consomption sans le hasard qui amena l'incident suivant. Un jour que je jouais dans la cour avec Titine, qui habitait au second étage et dont je ne me rappelle ni la figure ni le nom véritable, je vis le mari de ma nourrice traverser la cour avec deux dames, dont l'une était très élégamment habillée. Je ne les voyais que de dos, mais la voix de la dame élégante fit arrêter les battements de mon cœur. Mon pauvre petit cœur tremblait et j'étais dans une extrême agitation nerveuse.

— Est-ce que l'une des fenêtres a vue sur la cour ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, ces quatre fenêtres-ci, répliqua-t-il montrant les quatre fenêtres ouvertes du premier.

La dame se retourna pour les regarder et je poussai un cri de joie.

" Tante Rosine ! tante Rosine ! " m'écriai-je, me jetant dans les jupes de la jolie visiteuse. J'enterrai ma figure dans les fourrures, sautant, sanglotant, tirant et déchirant ses grandes manches de dentelle, dans ma frénésie de joie. Elle me prit dans ses bras et essaya de me calmer ; et questionnant le concierge, elle dit en se retournant vers son amie :

— C'est la petite Sarah ! la fille de ma sœur Youle...

La petite " *Fleur-de-Lait* " quitta bientôt la loge de la rue de Provence pour aller en pension à Auteuil d'abord, puis à Versailles, au couvent de Grand-Champ.